

Les week-ends d'ivresse de la jeunesse dorée

26/10/2009 | Mise à jour : 09:17

Pour des jeunes en pleine tentative d'émancipation familiale, la recherche de l'ivresse est en passe de devenir une norme.

Julie n'a que 16 ans, mais elle connaît déjà par cœur les vertiges de l'ivresse. Depuis deux ans, cette adolescente fait la fête tous les week-ends avec ses amis du lycée. Ils vivent dans les quartiers chics de Paris et sont scolarisés dans un établissement privé réputé. Ensemble, ils se grisent avec du vin acheté pour trois fois rien dans une épicerie de quartier ou se servent en alcool fort dans le bar de leurs parents, lorsque ces derniers sont partis en week-end. Ils boivent «chez les uns, chez les autres» ou dans la rue, exceptionnellement en boîte de nuit. «Le but, c'est d'être joyeux et de passer une bonne soirée, témoigne Manon, élève de terminale. Avec l'alcool, on devient moins timide, plus ouvert. On a une autre façon de parler aux garçons.»

Comas éthyliques

Selon la dernière enquête Escapad, 46 % des Français de 17 ans ont ainsi bu, au moins une fois au cours du mois passé, cinq verres ou plus dans la même soirée. Pour ces jeunes en pleine tentative d'émancipation familiale, la recherche de l'ivresse est en passe de devenir une norme. Cet effet de mode inquiète vivement les médecins. «L'alcoolisation aiguë est devenue un mode de consommation à part entière, habituel et répété, note le professeur Michel Lejoyeux, président de la Société française d'alcoologie. Sous couvert de convivialité, l'objectif est bien d'obtenir un effet psychotrope, de changer d'humeur. On constate là les premiers signes de la dépendance.»

Les conséquences sont parfois immédiates. Ce psychiatre spécialisé dans les addictions a vu arriver, ces dernières années, de plus en plus de jeunes hospitalisés en fin de semaine au service de réanimation pour des comas éthyliques. À l'hôpital Beaujon, son confrère, le Dr Philippe Batel, constate de son côté une recrudescence d'admissions en orthopédie pour des traumatismes ou des fractures au cours des ivresses du week-end.

Au cours de ses «virées» nocturnes, Julie a déjà vu un garçon sombrer dans le coma. Le Samu est venu le chercher. Elle connaît aussi un lycéen qui est mort après s'être défenestré, un soir trop arrosé. Avec «l'expérience» - elle a pris sa «première cuite» à 13 ans -, elle assure pour sa part «se contrôler». Elle consomme en général une demi-bouteille de vin et quelques verres d'alcool fort en fin de soirée. «On est tous ivres mais on fait très attention les uns aux autres, complète cette jolie brune, à la scolarité mouvementée. Mon seul problème, c'est une tendance à devenir grande gueule dans ces cas-là. Un jour, je risque vraiment de me prendre une gifle.»

Le risque de dépendance à long terme, en revanche, ne l'inquiète pas. «Ce n'est pas un besoin», dit-elle. Julie est persuadée que «ce goût pour l'alcool est une passade, qui s'arrêtera avec la maturité». Ses parents - son père est banquier d'affaires, sa mère avocate - ne savent rien de tout cela. Ils sont séparés. «On fait souvent la fête chez mon père, parce qu'il part régulièrement en week-end, dit-elle. Il nous fait confiance. Ce qui l'inquiète surtout, c'est le bruit.»

Manon, 18 ans, ne raconte pas non plus le détail de ces soirées adolescentes : «Mes parents ne posent pas de questions, témoigne-t-elle. J'ai l'impression qu'ils ne veulent pas savoir. Tout ce qui compte pour eux, c'est que je sois sérieuse au lycée. Pour le reste, ils me laissent tranquille.» Sa petite sœur Clara, tout juste âgée de 15 ans, s'est elle aussi mise à boire et à fumer récemment. Elle cherche des limites, selon son aînée. Mais, avec leurs parents, les discussions tournent toujours, selon les filles, autour de la scolarité : «On ne parle jamais de la santé, des amis ou de la sexualité.»